

# L'écriture dramatique des femmes, prise 1 Un festival en mémoire

Lorraine Camerlain

Numéro 32 (3), 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28471ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Camerlain, L. (1984). L'écriture dramatique des femmes, prise 1 : un festival en mémoire. *Jeu*, (32), 8–11.

# l'écriture dramatique des femmes, prise 1: un festival en mémoire

Troisième Festival de créations de femmes, organisé par le Théâtre Expérimental des Femmes. Conception: Ginette Noiseux et Louise Ladouceur. Coordination: Louise Ladouceur. Organisation des workshops: Lorraine Pintal. Organisation des performances: Laurence Jourde. Comité de lecture: Ginette Noiseux, Lorraine Pintal, Laurence Jourde, Élizabéth Bourget et Suzanne Aubry. Organisation des ateliers-rencontres: Lise Vaillancourt, Diane Milljours, Ginette Noiseux, Louise Ladouceur, Suzanne Aubry et Rina Fraticelli. Présenté du 30 octobre au 5 novembre 1983, au Théâtre Expérimental des Femmes et à la Salle André-Pagé de l'École nationale de théâtre.

Les premiers textes dramatiques écrits par des femmes, quels sont-ils et à quand remontent-ils? Au Québec, les enseignantes et les éducatrices, religieuses ou laïques, ont bien dû concevoir quelques textes de «séances», autrefois. Au dix-neuvième siècle, madame Dandurand a bien écrit quelques saynètes enfantines et, peu après, Laure Conan, son appel à l'éveil politique des femmes: *Si les Canadiennes le voulaient*. Plus tard — beaucoup plus tard, car j'en passe —, Anne Hébert et Françoise Loranger produiront aussi des textes dramatiques. Des textes? Il y en a, donc. Mais, dans l'ensemble, ils ont bien peu à voir avec ce que veut désigner aujourd'hui «le théâtre des femmes». L'expression vise en effet — et surtout, ici, depuis la création du T.E.F. — non plus la réalité objective: des textes ou des spectacles dramatiques ayant été écrits ou conçus par des femmes, mais quelque chose de beaucoup plus subtil et de beaucoup moins définissable. L'expression désigne désormais *ce que* disent et *ce que* visent les pièces ou les productions théâtrales des femmes. Glissement de sens sur le dos d'une époque, la mienne, voilà qui m'intéresse.

Une mer de mots et de dires sépare aujourd'hui l'écriture féminine de l'écriture des femmes, le texte féminin du texte de femme (au féminin). Il ne s'agit pas que de vocabulaire.<sup>1</sup>

1. Pourquoi, par exemple, Marie Laberge, Élizabéth Bourget, Suzanne Aubry et d'autres auteures, jeunes, de la génération du féminisme et non de la féminité, ne sont-elles pas jouées au T.E.F.? Elles écrivent pourtant, beaucoup, et de bons textes. Sont-elles absentes de la scène du T.E.F. parce qu'elles écrivent des textes qui, même s'ils sont dramatiquement efficaces, ne sont pas représentatifs, signifiants du «théâtre de femmes», ou parce qu'ils ne correspondent pas à la mission expérimentale (ou à la voie expérimentale, les termes se rejoignent) que le T.E.F. s'est donnée dès sa fondation? Parmi les textes du Festival que j'ai pu voir, tous ne correspondaient pourtant pas à ce que je crois être de l'expérimentation théâtrale. . . . L'expérimentation est certes à considérer, car il s'agit d'un des fondements du T.E.F. Mais je cherche à m'expliquer pourquoi on fait exception pour certains textes et pas pour d'autres. . . . Il s'agissait d'un festival, d'un moment exceptionnel, donc, et pas de la programmation régulière, je sais. Mais je crois que ça n'explique pas tout. Comment puis-je m'expliquer la présence de Suzanne Aubry et d'Élizabéth Bourget au sein du comité de lecture (de sélection) du Troisième Festival du T.E.F. alors qu'elles-mêmes, par leurs textes, n'ont jamais eu accès à la scène du T.E.F.? On reconnaît leurs qualités d'auteures de théâtre, mais font-elles du «théâtre de femmes»? C'est foncièrement une question d'*image* et, sans doute, d'expérimentation théâtrale. Mais là encore, il faut voir.

### un désir d'ouverture

Le T.E.F. n'est pas vieux. Mais il a son histoire, et c'est son histoire qui a fait de lui un tremplin spécifiquement féministe et non féminin. Le théâtre féministe n'est pas légion, les textes dramatiques féministes encore moins. C'est donc pour pallier le manque désolant de textes « jouables » — pour des féministes refusant de porter à la scène des images contre lesquelles elles s'acharnent par ailleurs — que le T.E.F. organisait, l'an dernier, le Troisième Festival de créations de femmes. Pour susciter des écritures nouvelles.

Conscientes que le T.E.F. fonctionne en vase clos, à cause de son radicalisme fondamental, les organisatrices du festival ont voulu lever certaines barrières. On a parlé de « féminisme ouvert ». Si l'expression est ambiguë (parlerait-on de radicalisme modéré?), l'intention et la motivation restent foncièrement théâtrales, je crois. Ne jouer que pour soi, qu'entre nous, cela exclut une large part du public de théâtre, et la relation au public est un phénomène majeur de l'événement théâtral, du



Deux spectacles présentés au cours de ce festival: à gauche, *Ce n'est surtout pas un tête-à-tête, c'est un casse-tête des années folles* (devenu par la suite, simplement, *Zelda*), de Johanne Beaudry, qui a reçu du public festivalier un accueil mitigé (sur la photo: Madeleine Arsenault et Daniel Gadouas).

À droite, *Quand j'étais grande*, de Abba Farhoud, dans une mise en scène de Louise Laprade. Diane Miljours (de dos) et Alice Ronfard y jouaient les rôles de deux soeurs. Photos: Anne de Guise.

spectacle. On prend conscience que l'impact d'un geste théâtral se mesure à l'espace qu'il se donne et qu'il prend. On s'aperçoit des frontières de l'enjeu féministe et des restrictions artistiques qu'il exige. Constat troublant: l'artistique et le social, la créativité et la conscience, la pensée et le corps entrent en conflit, voire en contradiction.

Ces tiraillements entre les désirs et les convictions, entre l'art féministe et la réalité des femmes créatrices étaient au cœur même de ce Troisième Festival. Dans les discussions comme dans la programmation. Et c'est sans doute ce qui m'intéresse le plus, ce qui me nourrit le plus, de ce festival.

### **je suis contente**

Si je crois à l'entité, qui est morale, je ne crois pas à l'univocité qui, elle, serait manifeste, pas plus au T.E.F. qu'ailleurs. Le radicalisme et le féminisme ont leurs visages et leurs humeurs. Et s'ils sont entiers, impossibles à atténuer, ils sont variables, sûrement. J'ai vu, au festival du T.E.F., des contradictions fort stimulantes.

J'ai entendu, par exemple, des auteures demander à des éditrices de faire de moins beaux livres pour être en mesure de publier plus de leurs textes. Négociations vaines, quasi absurdes mais combien naturelles, entre deux « valeurs » artistiques. (Aurait-on l'idée de demander à un médecin d'examiner moins bien pour voir plus de malades? — Ô combien est malheureuse la science qui, souvent, échappe aux expressions égocentriques de la créativité, mais qui, par contre, nage dans la plus triste réalité!)

J'aime assez l'ambiguïté des discours et des images pour apprécier que des féministes applaudissent à des images de femmes glorifiées parce qu'elles ont soutenu ou encouragé l'art et la création en soutenant de grands hommes (je parle ici de la réaction très chaude à la conférence audio-visuelle de Jovette Marchessault: *l'Aven-*



Le public du festival, entre une conférence et un atelier de discussion. Photo: Anne de Guise.

ture littéraire des femmes: 2 000 ans de culture), alors qu'elles nient ou renient, par des applaudissements trop polis ou par des commentaires en coulisses, une Zelda Fitzgerald aux prises avec son grand homme (le texte de Johanne Beaudry a connu, au T.E.F., ses détractrices et ses défenderesses . . .), ou deux personnages de jeunes filles désireuses d'écrire, mais devant, pour ce faire, se confronter à la réalité de leurs amours modernes (je fais allusion à celles de *Liaisons mal t'à propos* — on n'aurait pas pu trouver titre plus juste à l'extrait qui fut présenté lors de la soirée des performances, car s'il y fut un péché, ce fut celui-là —, pièce de Guylaine Bachand et de Michèle Péloquin) . . . Quant à moi, je l'avoue, image pour image . . . (Mais j'ai le beau rôle, je sais.)

Quelle(s) différence(s) devrais-je voir, en effet, entre les héroïnes historiques de Jovette Marchessault et les personnages (on parlait jadis d'héroïnes, sans distinction) des deux pièces dont j'ai parlé? Pourtant l'Histoire, parce qu'elle est discours et regard, porte ses ambiguïtés fondamentales. Le personnage historique n'est *personnage* (personnification d'une valeur historique) que parce que l'histoire le dit. C'est ça qui est fascinant! On crée des personnages héroïques à la mesure de son discours . . . Et ça, qu'on choisisse l'Histoire, le théâtre, la fiction . . .

Et j'en arrive au coeur même de ce Troisième Festival: la création d'héroïnes. En effet, un des mots clés du Festival a été la *mythologie* à créer. Des auteures, et particulièrement les directrices du T.E.F., Lise Vaillancourt et Ginette Noiseux, ont dit souhaiter créer ou voir se créer, à travers de nouveaux textes, de nouvelles pièces, une mythologie, des personnages féminins (héroïques, je le suppose) qui puissent être lus comme féminins sans qu'il soit besoin d'y reconnaître la ménagère, la femme battue, etc. Sans que le rapport à la réalité soit narratif, sans même qu'il soit nécessaire.

Ce désir, il faut sûrement le lire dans toute son épaisseur et j'y arrive mal encore, même après un an, et même après avoir vu *les Dandigores*, de Ginette Noiseux, en collaboration avec Suzanne Valotaire, pièce qui, pendant le Festival, m'était apparue comme la première réalisation, éminente, de ce désir. Ce désir-là m'effraie. Car cette « mythologie » suppose une volonté que je mesure mal. Il me faut encore y penser. Une mythologie, cela ne peut se réduire à des images nouvelles. Le terme va chercher une adhérence plus fondamentale: on refait le monde et l'ordre des choses. Il vise le monde et le sacré. Est-ce le désir d'un retour du théâtre au sacré? Est-ce plutôt vouloir créer des héroïnes a-temporelles? L'imagination ne suffirait-elle pas à ce genre de création? L'imagination est une voie individuelle. La mythologie, elle, vise, pointe la collectivité. Le geste créateur n'est pas le même s'il puise à l'une ou à l'autre. Le « théâtre des femmes » en est-il rendu ou arrivé à vouloir conquérir un territoire si vaste qu'il lui faille nier l'expression individuelle de l'imagination? Tout ça reste en suspens (dans mon imagination?), mais je compte bien y revenir. Le sujet du théâtre des femmes me cherche et me trouve; je m'y reconnais. J'en reparlerai, dans un prochain article.

Des femmes nourrissent ma réflexion de leur créativité, de leurs oeuvres. Un festival a eu lieu et il subsiste dans ma volonté et mon désir de dire aussi le théâtre des femmes. Dans ma mémoire et dans mes textes à venir.